



— Pour la troisième fois, voulez-vous ? (pag. 231.)

— Tu as donc été bien rossé, mon pauvre Chicot ?

— Oh ! merveilleusement, sire ; mais pas encore autant qu'il l'aurait voulu.

— Comment cela ?

— Non, en vérité, je n'eusse point été fâché de recevoir quelques estocades.

— Pour tes péchés ?

— Non, pour ceux de M. de Mayenne.

— Ah ! je comprends : ton intention est de rendre à César...

— A César, non pas, ne confondons point. sire ; César, c'est le grand général, c'est le guerrier vaillant, c'est le frère aîné, celui qui veut être roi de France ; non, celui-là, il est en compte avec Henri de Valois, et c'est toi que ce compte regarde : mon fils, paye tes dettes, Henri, je payerai les miennes.

— La suite au prochain numéro. —

## LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

Copenhague, rempli de confusion, répondit :

— Mon commandant, je me suis peut-être mal exprimé ; j'aurais dû vous dire que monsieur votre gendre vous avait donné, dans ma personne, puisque j'étais votre fondé de pouvoir, un ignoble démenti.

— Copenhague ! dit froidement le comte de la Roche-Mâlo, va me chercher ma carabine ! Décidément, je ne peux pas garder une heure de plus un gendre aussi impossible ! Va, mon camarade !

Le vieux marin traversa la salle à manger,

se disposant à obéir à son commandant, c'est-à-dire à aller chercher la carabine du comte de la Roche-Mâlo, quand le cafetier du *Houx-Blond* crut devoir intervenir.

— Monsieur le comte ! dit-il en faisant un pas vers M. de la Roche-Mâlo.

— Qu'y a-t-il ? dit dédaigneusement celui-ci.

— Excusez-moi, monsieur le comte, reprit Fragon, d'intervenir dans la conversation que vous avez avec ce brave marin ; mais il est parti si vite, que je m'explique parfaitement pourquoi monsieur votre gendre n'a pas cru devoir répondre à votre appel.

— Ah ! tu t'expliques cela, toi, coquin ! dit le comte d'un ton bourru.

— Oui, monsieur le comte.

— Eh bien, fais-le-moi comprendre, si tu peux.

— Ce sera facile, monsieur le comte ; mais empêchez, s'il vous plait, votre dévoué serviteur d'aller chercher votre carabine.

— Tu crois peut-être, faquin ! qu'après l'insulte qu'il m'a faite dans la personne de Copenhague, ton confrère, mon gendre vivra une heure de plus.

— Avant d'arriver à cette voie de fait, monsieur le comte, dit Fragon, si vous me permettez de hasarder ma pauvre opinion, il serait peut-être bon de s'assurer que l'insulte de votre gendre est volontaire, que ses paroles ont été fidèlement transmises par son valet de chambre à cet honorable marin. On est presque toujours mauvais juge dans sa cause, monsieur le comte.

— Je crois, drôle, que tu as l'outrecuidance de me faire de la morale ! dit M. de la Roche-Mâlo.

— Dieu m'en garde ! monsieur le comte, continua le cafetier du *Houx-Blond*, je n'ai que le désir de vous être agréable, et j'en cherche les moyens. Si ce brave marin, ajouta-t-il en désignant Copenhague de la main, n'était pas parti comme une bombe pour aller querir monsieur votre gendre, je me serais

permis de lui donner un avis qui eût été fort de votre goût, j'en suis certain.

— Tu as la conversation filandreuse, dit le comte ; mais n'importe ! exprime carrément ta pensée. Quel avis voulais-tu donner à mon vieux camarade ?

— C'est bien simple, monsieur le comte, reprit le cabaretier du *Houx-Blond*, avec une feinte modestie, et je suis certain de n'exprimer que votre pensée.

— Parle donc, coquin ! s'écria le comte furieux.

Mais il est bon de dire ce qui rendait le cafetier du *Houx-Blond* si loquace, et, comme le disait assez judicieusement le comte de la Roche-Mâlo, si filandreux.

Le cabaretier de Montrouge, d'une part (coquin échaudé craint l'eau froide), le cabaretier de Montrouge avait, nous l'avons dit et répété, été suffisamment malmené la veille par Christian, et il ne se souciait guère de retomber sous sa patte, de peur de se faire, pour le moins, casser les siennes, comme il était arrivé au brasseur Mardochée, et comme il pouvait arriver, d'un instant à l'autre, à son disciple le bon Dominick.

On se souvient de la circonspection qu'il avait mise à écouter les propositions de M. Métral, quelque lucrative que fût l'affaire.

Une fois l'opération résolue, il avait laissé un peu de côté, dans sa pensée, l'histoire de la veille, et il était allé, tranquillement, rue des Irlandais, chez Gaston, effectuer sa visite domiciliaire, où il s'était plus d'une fois attendri en passant en revue, devant des gages d'amour présents, tous les souvenirs hasardeux de sa jeunesse.

Saisi brusquement au collet et arrêté au moment où il venait rendre compte de sa mission au banquier, et appuyer son compte rendu de pièces probantes, il s'était décidé, en voyant à quels personnages résolu il avait affaire, à éviter toute occasion de discorde entre le comte de la Roche-Mâlo et son maitelot.